



POESIES MARTIALES



SOMMAIRE

- Devenons des poètes (Bertrand Dubreuil)*
- Le maître d'armes (Bertrand Dubreuil)*
- Frères d'armes, confessions (Bertrand Dubreuil)*
- Vietnam, (Bertrand Dubreuil)*
- Un voyage à la réunion (Bertrand Dubreuil)*
- Dans les bras de Morphée (Sophie Leclerc)*
- Histoire de grenouilles (Bertrand Dubreuil)*
- Les chats (Baudelaire)*
- Derrière toi (Bertrand Dubreuil)*
- Premier poème (Le Jardinier)*
- La Canne, pays inconnu (Sophie Leclerc)*
- Poème touche (Brigade Du Tigre)*
- Chat beauté et la canne magique (Gargamel)*
- Pour faire rigoler les vieux matous (Sophie Leclerc, Gargamel)*
- La mouche du coche (Gargamel)*
- Foutue pendule (Vivien)*
- Le mariage de Roland (Victor Hugo)*
- Un combat de trop (Bertrand Dubreuil)*
- L'orgueil ou l'égaux (Le Jardinier)*

Compilées et illustrées par Vanion – Source <http://canne.superforum.fr>
Version 1.1 - Mise à jour : 10/11/2008 – Première édition Août 2008

DEVENONS DES POÈTES

Vous devez tous avoir dans un coin de vos têtes
Une pensée qui rime avec votre passion,
Pour peu que vous sachiez penser comme un poète,
Nous écrirons quelques belles conversations.

Ordonnez simplement vos mots comme des touches,
Guidées par le geste qui atteint sur le flanc
Ce grand cœur sur lequel, hélas! Nous faisons mouche
Sans faire blessure, mais pour faire semblant...

Le destin de nos vies nous conduit à mourir
Dans ces combats que l'on aime aussi bien gagner
Que perdre vaillamment pour la belle amitié,

Et la seule raison qui nous fait revenir
Les uns vers les autres pour l'incroyable enjeu,
C'est parce qu'ensemble, nous sommes si heureux!

Bertrand Dubreuil



LE MAÎTRE D'ARMES

Une branche à la main, au début comme on cueille
Un brin qui nous distingue, un seigneur apparaît.
Tenant l'infortune d'une arme que les feuilles
Ont quitté depuis peu, le maître contenait

Dans l'humble parade l'arrogant qui le taille.
Mais l'homme de sagesse aux gestes rappelant
L'épopée meurtrière et l'ordre des batailles,
D'un riche déshonneur ne releva le gant.

Il saisit par le bras le jeune belliqueux
Pour lui donner leçon dans sa belle indulgence
Sur l'art de ce combat et sa grande influence

Qui n'est point que d'avoir la flamme dans les yeux,
Mais de faire l'essai de ce que l'on redoute,
De prendre force en nous du chaos et du doute.

Bertrand Dubreuil



FRÈRES D'ARMES (CONFESSIONS)

Un geste étrange et vif a fendu l'air, soumis
A la folle emprise des danses primitives.
Retraçant l'Épopée, le corps qui s'affranchit
Défait la menace des luttes qu'il ravive.

Les armes à la main que j'ai enfin rendues,
N'ayant plus à défendre, au duel, mon honneur,
Ne sont plus aujourd'hui que la branche fendue
Qui me sert à marcher et calmer l'imposteur.

Toutefois, encore, je me prends à rêver
Du temps où je voulais ravir aux autres hommes
Le plaisir de gagner le victorieux trophée
Et demeurer longtemps au plus haut du podium.

A vous mes chers amis que j'avais combattus,
Je viens un peu confus, sans véritable cause,
Vous rendre grâce après que vous eûtes bien su
M'apprendre à vos dépens, le geste virtuose.

Je vous dois mes Lauriers qui flétrirent déjà,
Dès que vous finissiez de me donner le change ;
Quand je me repaissais de mes chers résultats,
Vous fétiez la défaite à la gloire de l'échange.

Il ne fut de votre art pas meilleure leçon
Que de me dire hier ce que je sais ce jour,
D'anoblir l'expérience en place du Blason,
Et de récompenser ce que l'on offre autour...

Les autres c'était moi... je le sais maintenant,
J'ai vécu du reflet de ces bonnes conquêtes,
De la lumière prise au regard de ces gens
Qui m'avaient renvoyé mon image à la tête.

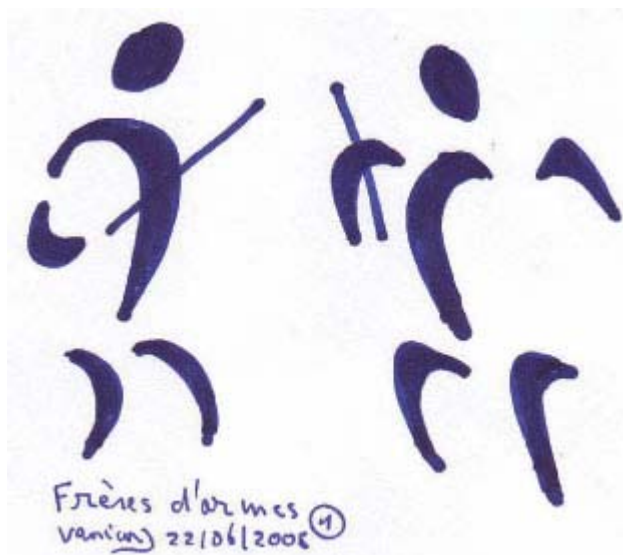
Je m'étais bien battu contre mes chers démons
Que je croyais venus du bras de mon rival
Alors que le dommage à mon précieux renom
Aurait été d'y croire au-delà des finales.

Je dis aux victorieux que la vie a gâtés...
De remercier ceux qui font le sacrifice
D'abandonner la lutte au profit du premier
Qui se plaît à jouer le rôle de Narcisse.

Après avoir tout fait pour bien m'être apparu,
J'ai appris à quitter le piège du miroir
Lorsque dorénavant personne ne vient plus
Me lancer un défi qui me faisait y croire.

Ce qui reste aujourd'hui est d'offrir le secret
A ceux qui vous ont pris votre très chère place,
En leur disant le tort que la peur vous a fait,
De craindre de faiblir face aux autres audaces.

Je vais, plein de vigueur, faire quelque entrechat
Au crédit futile d'une ancienne jeunesse
Que l'on poursuit pour rien dans ce dernier combat
Qui est celui de trop... s'il éteint la sagesse...



Bertrand Dubreuil

VIETNAM

La folle agitation des arrière-boutiques,
Expose sur la rue les multiples façons
D'ouvrir les appétits devant des pique-niques,
Pour prendre le chaland comme on pêche un poisson.
L'infime appât du gain, au bord de cette berge,
Sort du flot un passant qui mord à l'hameçon,
Et quand la prise tant 'attendue, les asperge
D'un peu de réussite, ils refont leurs bouillons.



On croit que ces gens-là, des aurores aux soirs,
Ne s'inquiètent jamais du peu de prévision
De ces vies alourdies par autant de déboires
Qui nous tueraient sitôt que nous y penserions.
Mais au fond de leurs yeux, je plonge dans le rêve
Des paisibles langueurs qu'autrefois nous avons
Connues près des nôtres qui bénissaient la trêve
De cette accoutumance aux maux que nous taisions.

J'ai cru reconnaître cette bonne amertume
Que l'on cultive avec autant de déraison
Chez nous qui regrettons jadis ce que nous fûmes
Et qui me fait aimer ce coupable unisson.
La rizière était là, prenant toute la place,
Un reflet de ciel sous' le lacustre gazon,
Planté dans un nuage, agrandissait l'espace
Enclin à inonder l'éphémère sillon.



L'étrave fleurie que' la brume immobilise
Déplace un petit souffle à côté duquel on
S'immisce près du lieu dans un air de Venise,
Qui prépare au vertige annonçant le Mékon'.
Pareils à ces fardeaux que charrient les varangues,
Guidés par la rameuse, étions sa cargaison,
Emmenés au marché où le promeneur tangué,
Eclate la couleur des parfums de saison.

Je garderai toujours... les frêles silhouettes
Qui semblent résister sans craindre l'abandon
Des forces qu'il leur faut au vent qui les fouette,
Au labeur qui leur prend la sueur à leur front.
Je sens quelque chose d'une bonne influence,
Qui se résigne et souffre autant que nous souffrons
Et si je vais vers eux, rechercher leur présence,
Je trouve une énergie qu'ensemble nous puisons.

Bertrand Dubreuil



UN VOYAGE A LA REUNION

Les hauts plateaux hissent comme des passerelles
Le voyageur qui vient dans cet unique endroit
Où les fleurs de salon vivent ici chez elles
Et les hauteurs des lieux ont inspiré la foi.

La cascade échevelée de la dernière averse
Embruine la montagne et abreuve ses flancs.
C'est le souffle fécond de ces saisons inverses
Qui voile par pudeur l'espace exubérant.

Le minéral effraie avec son précipice
Menaçant de fermer sa crevasse édifiée
Pour donner le vertige au monde d'artifices
Dont le rêve est ici une réalité.

Après tous les essais du fameux saut de l'ange
Que notre esprit s'amuse à rêver sans danger,
Il reste au pied du mont cet océan qui change
Nos brasses de baigneurs en sublimes plongées.

Puis vient le temps divin de tomber en extase
Sur le site où la flore égare ses chemins
Pour nous mener jusques à ces ruisseaux qui jasant,
Nous rendre dépendant d'un bouquet de jasmin.

Avant, nous gravîmes l'immense échine brune
Du monstre volcanique accrochant le faisceau
Des étoiles pour dir' qu'il est aussi la lune
Après avoir été pour la vie, le terreau.

J'ai goûté comme un fruit le sourire altruiste
Qui vient de ces gens là, ce qu'ils ont de précieux ;
Et semblant oublier l'ancien esclavagiste
Ils nous font devenir, par bonté, un peu mieux.

J'ai vu pleurer ma mie devant ce que nous sommes,
Traîner sa petitesse alourdie du fardeau
De ces années perdues à être de ces hommes
Venus au monde, ailleurs qu'en ce profond berceau.

Revenu de si loin comme on quitte une femme,
Je fais croire à mon cœur qu'elle n'est pas partie,
Que le prix à payer est d'y laisser mon âme,
De manquer de sa plus' douce sauvagerie.

Bertrand Dubreuil

Dans les bras de Morphée

le spectre d'un amant
parfait m'envahit: aigre
doux, sachant équilibrer
force et tendresse,
m'emmenant dans l'abîme
du plaisir
encore encore encore.
un chuchotement de baiser
frôle mes épaules
puis s'évapore dans
le malheur d'un soleil levant

Sophie Leclerc



HISTOIRE DE GRENOUILLES

Une grenouille d'Aquitaine
Un jour se trouva nez à nez
Avec une autre... Américaine
Dont la taille démesurée

Lui permettait, comme une balle,
De rebondir bien au-dessus
De ces ramures automnales
Qui abritent ses soeurs menues.

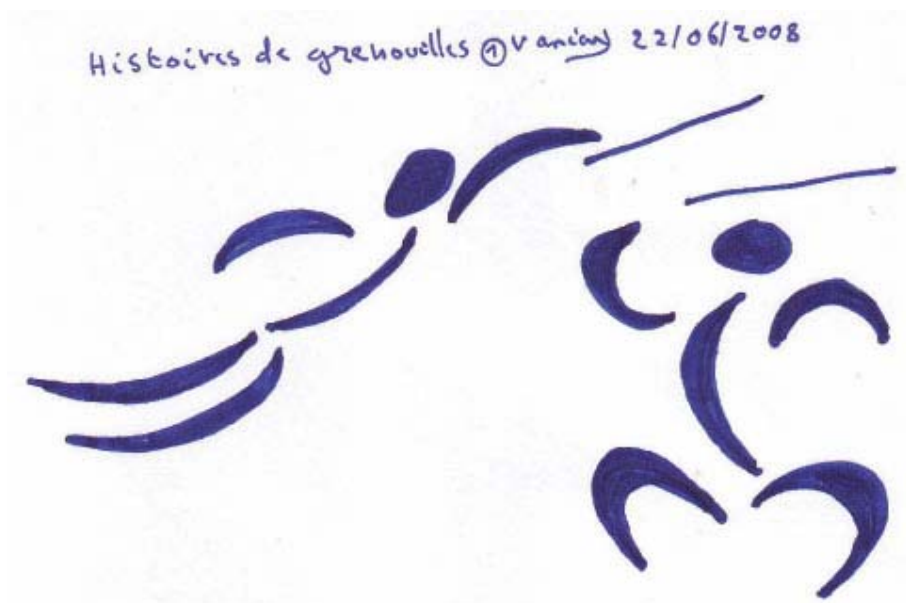
L'obèse en confi-ance exulte,
Coulant les nénuphars et puis,
Faisait, à la nature, insulte
En imposant autant de bruit.

Cette gloutonne insouci-ante,
Se pavanait trop librement
Comme une intruse envahissante,
Quand son volume de géant

Lui imposa qu'elle ne puisse
Détaler loin de ces marais
Et disparaître avec ses cuisses
Qui font le bonheur des gourmets.

Notre humble grenouille indigène
Rit encore de ce destin
Qui coûta au fier spécimen
D'avoir nourri quelque festin.

Bertrand Dubreuil



DERRIERE TOI

Lorsque je m'aventure en ma féline approche
A venir par derrière ôter tes faux dédains,
Je viens, de ta cambrure, ouvrir la belle encoche,
Sachant, indicibles, que m'attendaient tes reins.

De l'être apprivoisé, qu'il est beau le servage
Qui lui fait accepter la posture tournée,
Asservissant un corps électrique et sauvage
Qui, d'habitude, craint la sournoise arrivée.

Je sais que nous savons que la belle embuscade
Ne vient pas de celui qui croit l'avoir tendue.
Je sais bien que le piège est ta nuque muscade
Et que je suis la proie qui se sait attendue.

Nous allons, assurés de ce tacite accord,
Feindre de l'ignorer pour que l'invitation
A visiter le cher envers de ce décor
Ait tout l'emportement d'une tendre invasion.

Dans la folle effraction du cher cambrioleur,
Discret, je suis en toi pour qu'un flagrant délit
Fasse que je puisse comme un mauvais voleur,
Rendre à la victime ce que je lui ai pris.

Je viens faire allégeance à ta croupe autocrate,
Perdre l'autorité que, même, je renie,
Et mourir à nouveau dans le geste acrobate
De ta fesse habile qui m'aime et me pétrit.

Je reverrai longtemps par-dessus ton épaule
Ce regard escortant mon extase qui doit
Pour ton inspiration avoir le même rôle
De déclencher en toi le merveilleux émoi.

Je vais en ton être satisfaire mon vice,
Agacer ton joufflu pour cet enchantement
Qui vient me submerger quand ta vertu propice,
Si je veux dix en toi, est de m'en donner cent.

Bertrand Dubreuil



LES CHATS

Les amoureux fervents et les savants austères
Aiment également, dans leur mûre saison;
Les chats puissants et doux, orgueil de la maison,
Qui comme eux sont frileux et comme eux sédentaires.

Amis de la science et de la volupté,
Ils cherchent le silence et l'horreur des ténèbres;
L'Erèbe les eut pris pour ses courriers funèbres;
S'ils pouvaient au servage incliner leur fierté.

Ils prennent en songeant les nobles attitudes
Des grands sphinx allongés au fond des solitudes,
Qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin;

Leurs reins féconds sont pleins d'étincelles magiques,
Et des parcelles d'or, ainsi qu'un sable fin,
Étoilent vaguement leurs prunelles mystiques.

C. Baudelaire - Les Fleurs du Mal



bien que fut les quatre alexandrins
à la hauteur de tout à chacun
je ne peux sans être devins
définir quelque chemin

d'un doigt poser sur une lettre
sir Dubreuil de tout son être
envoûte de sa fenêtre

une jeune jolie chantraine
qui sur un air de sage graine

certes apprécie
ces écrits

amitiés à tous - Le Jardinier

la canne
 un pays inconnu ou je voudrais
 tant m'égarer. un guide, il me le faut!
 sauras-tu m'y initier doucement?
 souplesse, puissance, perspicacité:
 les buts de mon chemin.
 voyageons-y ensemble...

Sophie Leclerc



POEME TOUCHE

En invention pure également, je me lance: sunny:

"Tout doucement dans tes mains elle se glisse
 De tes doigts langoureux tu l'étreins doucement
 Elle vient tout prêt de toi se caler gentiment
 Soudain elle part, tu la tire tu la hisse

Elle virevolte, tournoie s'envole dans les airs
 Part à gauche, pare à droite, s'efface un instant
 Avant de revenir sur le casque "pan"
 Une touche de plus, d'elle tu es fier

Tu te baisses, tu remontes, elle est toujours là
 Protection bienveillante au bout de ton bras
 Formant un bouclier de son bois de châtaigner
 Elle est là pour défendre mais aussi attaquer

Et un jour, peut être ensemble nous espérons gagner."

Brigade Du Tigre



CHAT BEAUTE ET LA CANNE MAGIQUE

Chat Botté : Je m'en suis rendu compte trop tard. Si gargamel m'engueule, je le transforme en rat et je le bouffe. hi hi hi hi

Gargamel : Chat beauté (hin,hin)

Tes excuses ne peuvent être qu' acceptées
Si ce n'est le fromage tu m'as appâté
Car si en rat, malheureux, tu m'as transformé
c'est par moi, roi d'égout , tu seras malmené

tu ne ris plus, vilain matou
le gros rat est devenu fou
tu prends tes pattes à ton cou
Au s'cour, tonton, miaoumiaou



Pour faire rigoler les vieux matous

autour de la canne
les chats tournent en rond
esquives, leurres, ecussions?
comment attraper le dan?

Certes mais, si
Le matou gronde
dans la ronde
devant sa blonde
fait le dos rond

hin, hin, hin

Sophie Leclerc



Gargamel

quand je déprime, je débile, car sans prime je m'fais d'la bile

la Mouche du Coche

La mouche du coche moche et cloche décoche à la coche du coche sans caboche :

« t'es moche patoche avec tes galoches qui clochent, décroche avec tes mioches ».

N'ayant plus la coche de la coche, les baloches coche se décrochent et tombe dans la sacoche de la mouche du coche Fastoche !...

Tant pis pour la coche et ses mioches car le coche se débaloché ...

Gargamel

Foutue Pendule

"Comment donné à ça fiancée,
Quand on ne sait pas l'heure qu'il est?"

On peut regarder dans le ciel,
la position du soleil!

Mais on pas l'aire malin,
Quand l'soleil est éteind!!

Quand il est dans les nuages,
il oublie d'brillé,
et on ne siat pas l'heure qu'il est!!!

Jdevais donné
rendez vous à ma fiancée
mais jcha pas l'heure qu'il était!

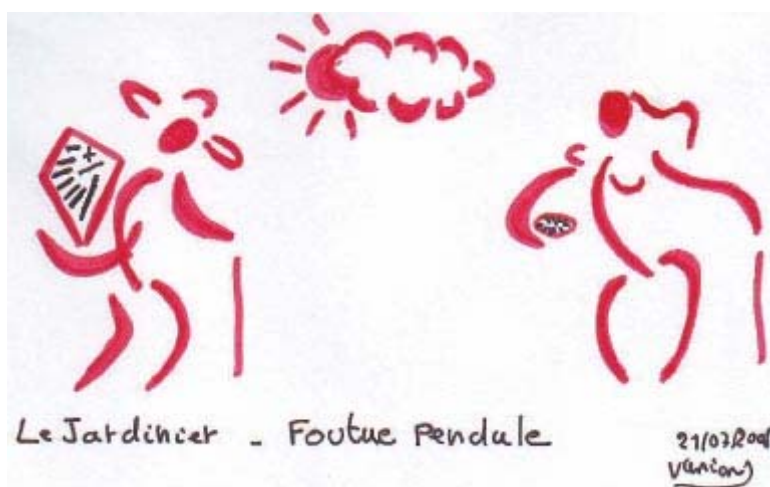
fallait chercher quelque chose,
un engins perfectionné;

pas question que jme repose,
avant d'avoir trouvé!!

Une machine idéale,
qui par tout les temps,
donnerait l'heur assurément!!!

Car pour donnée,
rendez vous à ça fiancée,
il vaut mieux savoir l'heure
Qu'il est!!!"

(Mon Oncle Jacques) / Vivien



LE MARIAGE DE ROLAND

Ils se battent –combat terrible- corps à corps.
Voilà déjà longtemps que leurs chevaux sont morts ;
Ils sont là seuls tous deux dans une île du Rhône.
Le fleuve à grand bruit roule un flot rapide et jaune,
Le vent trempe en sifflant les brins d'herbe dans l'eau.
L'archange Saint-Michel attaquant Apollo
Ne ferait pas un choc plus étrange et plus sombre ;
Déjà, bien avant l'aube, ils combattaient dans l'ombre.
Qui, cette nuit, eût vu s'habiller ces barons,
Avant que la visière eût dérobé leurs fronts,
Eût vu deux pages blonds, roses comme des filles.
Hier, c'étaient deux enfants riant à leurs familles,
Beaux, charmants ; - aujourd'hui, sur ce fatal terrain,
C'est le duel effrayant de deux spectres d'airain,
Deux fantômes auxquels le démon prête une âme,
Deux masques dont les trous laissent voir de la flamme.
Ils luttent, noirs, muets, furieux, acharnés.
Les bateliers pensifs qui les ont amenés
Ont raison d'avoir peur et de fuir dans la plaine,
Et d'oser, de bien loin, les épier à peine,
Car de ces deux enfants qu'on regarde en tremblant,
L'un s'appelle Olivier, l'autre a nom Roland.
Et, depuis qu'ils sont là, sombres, ardents, farouches,
Un mot n'est pas encore sorti de ces deux bouches.
Olivier, sieur de Vienne et comte souverain,
A pour père Gérard et pour aïeul Garin.
Il fut pour ce combat habillé par son père.
Sur sa targe est sculpté Bacchus faisant la guerre
Aux normands, Rollon ivre et Rouen consterné,
Et le dieu souriant par des tigres traîné
Chassant, buveur de vin, tous ces buveurs de cidre.
Son casque est enfoui sous les ailes d'une hydre ;
Il porte le haubert que portait Salomon ;
Son estoc resplendit comme l'œil d'un démon ;
Il y grava son nom afin qu'on s'en souvienne ;
Au moment du départ, l'archevêque de Vienne
A béni son cimier de prince féodal.
Roland a son habit de fer, et Durandal.
Ils luttent de si près, avec de sourds murmures,
Que leur souffle âpre et chaud s'empreint sur leurs
armures ;
Le pied presse le pied ; l'île à leurs noirs assauts
Tressaille au loin ; l'acier mord le fer ; des morceaux
De heaume et de haubert, sans que pas un s'émeuve,
Sautent à chaque instant dans l'herbe et dans le fleuve.
Leurs brassards sont rayés de longs filets de sang
Qui coule de leur crâne et dans leurs yeux descend.
Soudain, sire Olivier, qu'un coup affreux démasque
Voit tomber à la fois son épée et son casque.
Main vide et tête nue, et Roland l'œil en feu !
L'enfant songe à son père et se tourne vers Dieu.
Durandal sur son front brille. Plus d'espérance !
- « Ça, dit Roland, je suis neveu du roi de France,
Je dois me comporter en franc neveu du roi.
Quand j'ai mon ennemi désarmé devant moi,
Je m'arrête. Va donc chercher une autre épée,
Et tâche, cette fois, qu'elle soit bien trempée.
Tu feras apporter à boire en même temps,
Car j'ai soif.
- Fils, merci, dit Olivier.
- J'attends,
Dit Roland, hâte-toi. »
Sire Olivier appelle
Un batelier caché derrière une chapelle.
« - Cours à la ville, et dis à mon père qu'il faut
Une autre épée à l'un de nous, et qu'il fait chaud. »
Pendant les héros, assis dans les broussailles,
S'aident à délayer leurs capuchons de mailles,
Se lavent le visage, et causent un moment.
Le batelier revient, il a fait promptement ;
L'homme a vu le vieux comte ; il rapporte une épée
Et du vin, de ce vin qu'aimait le grand Pompée
Et que Tournon récolte au flanc de son vieux mont.
L'épée est cette illustre et fière Closamont
Que d'autres quelquefois appellent Haute-Claire.
L'homme a fui. Les héros achèvent sans colère
Ce qu'ils disaient ; le ciel rayonne au dessus d'eux ;



Olivier vers à boire à Roland ; puis tous deux
Marchent droit l'un vers l'autre, et le duel recommence.
Voilà que par degrés de sa sombre démenche
Le combat les enivre, il leur revient au cœur
Ce je ne sais quel dieu qui veut qu'on soit vainqueur,
Et qui, s'exaspérant aux armures frappées,
Mêle l'éclair des yeux aux lueurs des épées.
Ils combattent, versant à flots leur sang vermeil.
Le jour entier se passe ainsi. Mais le soleil
Baisse vers l'horizon. La nuit vient.

- « Camarade,

Dit Roland, je ne sais, mais je me sens malade.
Je ne me soutiens plus, et je voudrais un peu
De repos.

- Je prétends, avec l'aide de Dieu

Dit le bel Olivier, le sourire à la lèvre,
Vous vaincre par l'épée et non point par la fièvre.
Dormez sur l'herbe verte, et, cette nuit, Roland,
Je vous éventrerai de mon panache blanc.
Couchez-vous, et dormez.

- Vassal, ton âme est neuve,

Dit Roland. Je riais, je faisais une épreuve.
Sans m'arrêter et sans me reposer, je puis
Combattre quatre jours encore et quatre nuits. »
Le duel reprend. La mort plane, le sang ruisselle,
Durandal heurte et suit Closamont ; l'étincelle
Jaillit de toutes parts sous leurs coups répétés.
L'ombre autour d'eux s'emplit de sinistres clartés.
Ils frappent ; le brouillard du fleuve monte et fume ;
Le voyageur s'effraie et croit voir dans la brume
D'étranges bûcherons qui travaillent la nuit.
Le jour naît, le combat continue à grand bruit ;
La pâle nuit revient, ils combattent ; l'aurore
Reparaît dans les cieux, ils combattent encore.
Nul repos. Seulement, vers le troisième soir,
Sous un arbre, en causant, ils sont allés s'asseoir ;
Puis ont recommencé.

Le vieux Gérard dans Vienne

Attend depuis trois jours que son enfant revienne.

Il envoie un devin regarder sur les tours ;
Le devin dit : « Seigneur, ils combattent toujours. »
Quatre jours sont passés, et l'île et le rivage
Tremblent sous ce fracas monstrueux et sauvage.
Ils vont, viennent, jamais fuyant, jamais lassés,
Froissent le glaive au glaive et sautent les fossés,
Et passent, au milieu des ronces remuées,
Comme deux tourbillons et comme deux nuées.
O chocs affreux ! terreur ! tumulte étincelant !
Mais enfin Olivier saisit au corps Roland,
Qui de son propre sang en combattant s'abreuve,
Et jette d'un revers Durandal dans le fleuve.
- « C'est mon tour maintenant, et je vais envoyer
Chercher un autre estoc pour vous, dit Olivier.
Le sabre du géant Sinnagog est à Vienne.
- Pardieu ! je veux bien, dit Roland.
Et maintenant buvons, car l'affaire était chaude. » -
C'est ainsi que Roland épousa la belle Aude.
C'est, après Durandal, le seul qui vous convienne.
Mon père le lui prit alors qu'il le défit.
Acceptez-le. »

Roland sourit. - « Il me suffit

De ce bâton. » - Il dit, et déracine un chêne.
Sire Olivier arrache un orme dans la plaine
Et jette son épée, et Roland, plein d'ennui,
L'attaque. Il n'aimait pas qu'on vint faire après lui
Les générosités qu'il avait déjà faites.
Plus d'épées en leurs mains, plus de casques à leurs têtes,
Ils luttent maintenant, sourds, effarés, béants,
A grands coups de troncs d'arbres, ainsi que des géants.
Pour la cinquième fois, voici que la nuit tombe.
Tout à coup Olivier, aigle aux yeux de colombe,
S'arrête et dit :

- « Roland, nous n'en finirons point.

Tant qu'il nous restera quelque tronçon au poing,
Nous lutterons ainsi que lions et panthères.
Ne vaudrait-il pas mieux que nous devinssions frères ?
Ecoute, j'ai ma sœur, la belle Aude au bras blanc,
Epouse-la.



UN COMBAT DE TROP

Quand Je l'ai vu venir, j'ai su qu'il voulait prendre
La seule chose que j'eus à cœur de défendre
Celle de vivre vieux, ce que j'avais acquis
Au cours des traversées de ces lointains pays.
Digne de l'intérêt des longs pèlerinages,
Ce trésor a grandi de tous ces chers voyages,
De la valeur des ans que l'on m'a expliquée
Sans savoir que j'allais toujours la conserver.
Aujourd'hui, je suis là, devant une vindicte
Acceptant le combat qu'un ennemi me dicte,
Sûrement pour la gloire après le pugilat
Qui grandit le jeune qui pour un rien se bat.
J'ai reçu la réponse en ce dernier moment
Pendant l'affreux duel qui devenait pressant :
J'aurais dû rendre grâce à sa belle arrogance
Qui m'avait humilié dans sa solide offense.
J'ai préféré avoir les triomphants Lauriers
Et le vaincre à la fin dans un sursaut altier.
Tout ça est vanité, et je m'attends à être
Celui qui a trouvé son véritable Maître.
Et je l'ai reconnu, un jour l'ayant croisé,
Il me donna bientôt rendez-vous dans le pré.
Nous nous sommes trouvés dès la première aurore
À vouloir pour l'autre, la défaite ou la mort.
Il me fallut comprendre à mon terrible insu
Que son vœu le plus cher était pour cette issue
D'en finir avec moi pendant qu'il me dissèque
Pour avoir à m'offrir de splendides obsèques.
Le présent qu'il m'offrait avait pour lui un prix,
Le plus cher à ses yeux : la valeur de ma vie.
"

Bertrand Dubreuil



L'ORGUEIL OU L'EGAUX

Par un souffle impromptu,
un sentiment ingénue,
de prendre ce qui appartient,
pour le diviser au miens.

Tel une joute j'observe les véhémences,
de deux êtres de chaire et d'esprit,
supérieur d'éloquence,
et je me ris...

Rions, non pensons une attitude,
un semblant de réussite,
mon semblant d'habitude,
sans aucun doute comme l'exipit,
d'un roman aux confins de lassitude,
je doute... je doute... .

Cette rivalité des deux moi,
ce doute que je suis seul à initié en moi,
ce combat qui n'en ai pas un,
n'est que mon affront c'est certain.

Orgueil ou égaux,
je t'accorde une écoute,
afin d'ôter mes doute,
tu deviens Orgueil et Egaux,
mon corps et mon esprit,
se sont unis
afin que la joute prennent un juste chemins.

Le Jardinier

